

# LES DEUX GOSSES

## PREMIÈRE PARTIE

### CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Carmen fut bouleversée. Elle avait cru démontrer à M. de Saint-Hyrieix qu'elle ne ressentait aucune inclination pour lui, et elle avait été jusqu'à se persuader qu'il avait cessé de s'illusionner sur ce point.

Cette demande en mariage, au milieu des pénibles incidents qui se produisaient, causait à la jeune fille une sensation presque douloureuse.

Elle rendait pleinement justice à M. de Saint-Hyrieix ; il s'était conduit en parfait galant homme ; pourquoi n'avait-il pas su se faire aimer ?

Était-ce donc si difficile ? Carmen était-elle si fantasque et si romanesque ?

Elle savait pourtant qu'un délicieux et étonnant roman d'amour, comme celui qui s'était dénoué par le mariage de Georges et d'Hélène, ne constituait pas la règle générale en matière d'hyménée.

M. de Saint-Hyrieix ne lui avait pas produit l'effet d'un futur mari ; c'était le beau capitaine Robert d'Alboize qui avait su faire battre le cœur de la chère enfant. Celui-là lui apparaissait vraiment en fiancé.

Elle ne s'illusionnait pas. L'officier, avec sa droiture naturelle, lui avait tenu le langage que sa loyauté lui commandait, bien qu'il partageât l'ardente sympathie qu'il avait commencé par lui inspirer.

Robert et Carmen, au train dont marchaient les événements, ne se reverraient peut-être jamais.

Cela valait mieux sans doute ; cela leur éviterait de nouveaux désenchantements.

La comtesse interrogea sa fille :

— Que dois-je répondre à M. de Saint-Hyrieix ?

— Que je ne m'attendais pas à sa demande.

— Est-ce vrai ?

— Je ne m'y attendais plus et j'en éprouvais une sorte de soulagement.

— Comme tu es injuste pour ce charmant et excellent homme, qui est fait pour te rendre heureuse.

— Dites-lui que je veux longuement réfléchir.

— Longuement !

— Eh bien ! oui, chère mère. . . . Vous ne pouvez m'en blâmer.

— Je voudrais, ma pauvre enfant, que tu t'en rapportasses à ta mère. . . . J'ai bien étudié M. de Saint-Hyrieix. Tu ne peux rencontrer un meilleur parti. . . . dans ta position.

— Ah ! fit Carmen avec amertume, voilà pour vous l'argument décisif. . . . Je le comprends, chère maman, et je vous supplie de ne pas croire que je méconnaisse vos intentions. . . . Vous ne voulez que mon bonheur, je le sais, je le sens à chacune de vos paroles. . . . Mais vous me permettez bien de le vouloir aussi, puisque je suis la principale intéressée.

— En principe, M. de Saint-Hyrieix ne l'est pas. . . .

— Oh ! mon Dieu ! maman, ne me demandez pas une appréciation sur lui ; elle ne serait pas équitable. . . . Je vous ai comprise. . . . Je lui ai rendu justice, mais il arrive dans un moment si troublé que j'ai une peine infinie à envisager la réalité des faits. . . . Permettez-moi de vous répéter que je désire réfléchir. . . . Je vous ai dit longuement tout à l'heure, cela n'est pas exact. . . . Je vous demande huit jours avant de répondre un oui ou un non catégorique et sans appel. . . . Est-ce montrer trop d'exigence.

— Non, certes, reconnut la maman, qui, à défaut d'un consentement immédiat, ne pouvait qu'être satisfaite du court délai réclamé.

Carmen consulta Hélène ; sans se récuser, celle-ci ne se prononça pas. Elle répéta les objections qu'elle avait présentées à la comtesse douairière, et dont la principale visait la disproportion d'âge qui existait entre Carmen et celui qui la recherchait.

M. de Saint-Hyrieix, n'ayant pas reçu d'avis contraire, vint le soir.

Il n'était pas assez fat pour supposer que Mlle de Kerlor avait consenti avec enthousiasme au mariage ; mais il s'estimait heureux

que sa demande n'eût pas été écartée par une de ces brusques décisions dont il savait coutumier l'esprit prime sautier de Carmen.

Après s'être entretenu avec la mère, qui lui avait fidèlement rapporté les paroles de la jeune fille, Saint-Hyrieix prit la résolution de ne rien précipiter.

Il adressa quelques mots tendres à Carmen, mais il le fit avec beaucoup de mesure, et tout le reste de la soirée il s'exprima comme s'il n'avait pas fait acte de prétendant.

La comtesse le regardait et regardait sa fille. Mlle de Kerlor comprenait, une fois de plus, combien sa mère tenait à ce mariage. Carmen se sentit un peu découragée. Pour refuser M. de Saint-Hyrieix, il lui fallait des motifs plausibles ; elle n'avait même pas l'intention d'en chercher.

Le seul homme qu'elle eût épousé avec joie s'appelait Robert d'Alboize.

Elle eut soudain un grand coup au cœur.

Robert lui avait fait comprendre qu'il devait la fuir, parce qu'elle était une riche héritière et qu'il était à peu près sans fortune ; mais, aujourd'hui, depuis la débâcle du *Crédit général de l'Ouest*, c'était Carmen qui se trouvait pauvre, peut-être plus pauvre que lui.

Elle soupira.

Robert ignorait ce changement dans leurs destinées. Il était à Stockholm. Il n'avait pu oublier sa petite amie de Kerlor ; mais l'absence et le temps effaceraient peu à peu ce souvenir.

Carmen se sentait un grand vide dans le cerveau ; il lui semblait qu'elle n'était plus la même ; elle éprouvait un grand mécontentement intime ; elle se blâmait de torts imaginaires.

M. de Saint-Hyrieix continuait à se montrer d'une amabilité qui lui conciliait les bonnes grâces de la maman.

La douairière lui demanda s'il avait reçu des nouvelles de Paris.

— Oui, répondit Firmin ; elles sont encore un peu confuses ; cependant je crois entrevoir une solution beaucoup moins désastreuse que celle qui paraissait s'imposer tout d'abord.

M. de Saint-Hyrieix expliqua que le *Crédit général de l'Ouest* avait encore un actif très important.

L'établissement était en faillite, mais les créanciers pourraient toucher une répartition assez élevée.

Il rappelait que deux ans auparavant, une banque célèbre avait sombré dans des conditions identiques, et que le syndic de la faillite avait donné soixante-dix pour cent aux actionnaires qui croyaient avoir tout perdu.

Les opérations d'un établissement de ce genre sont très complexes. Il suffit d'une panique pour déterminer la catastrophe ; cependant, au milieu de spéculations désastreuses, il en est d'autres qui suivent leur cours et qui atténuent considérablement le déficit.

Personnellement, Jacques Ronan-Guinec était perdu. Il avait usé de toutes les ressources disponibles ; mais il n'avait pu entraver d'aucune façon les opérations à termes, faites très régulièrement.

Mme de Kerlor prêta-t-elle trop d'attention à la conférence économique et financière de M. de Saint-Hyrieix ? Eprouva-t-elle une soudaine fatigue causée par le surmenage des jours précédents ?

Toujours fut-il que soudain un éblouissement lui monta au cerveau et qu'elle devint très pâle.

Carmen alla en toute hâte chercher la potion que le médecin avait ordonnée en prévision de ces malaises ; au bout d'un quart d'heure la douairière déclara qu'elle se sentait beaucoup mieux.

On devine l'émotion causée par cet incident. Depuis l'arrivée d'Hélène, Mme de Kerlor n'avait pas été malade, et les alarmes de ses enfants s'étaient progressivement atténuées.

La mère eut un sourire résigné.

— Allons ! dit-elle, je ne suis pas tout à fait débarrassée de cette vilaine oppression. . . . Il faudra encore quelque temps pour me guérir.

Mme de Kerlor tendit la main à Saint-Hyrieix, qui était très affecté.

— A demain, madame la comtesse, prononça-t-il.

Le diplomate prit congé.

Les trois enfants de Mme de Kerlor s'empressèrent autour de leur mère.

Elle les rassura.

— Ce n'est rien, prétendit-elle. . . . Je ne souffre plus. . . .

— Ma chère mère, reprit Georges, il ne faut pas vous tourmenter au sujet de notre fortune ; M. de Saint-Hyrieix nous a exposé les faits avec une grande lucidité. . . . Quoi qu'il arrive, vous savez bien que rien ne sera changé dans votre existence.

— Ce n'est pas cela, répondit la douairière. . . . Ou du moins je me consolerais de cette perte d'argent si Carmen était aussi heureuse que tu l'es, mon cher Georges.

Des larmes jaillirent des yeux de la jeune fille.

Les paroles se pressaient sur ces lèvres, et pourtant elle ne dit rien, sinon qu'elle ferait tout au monde pour éviter une contrariété à sa chère maman.